

Quelques collectionneurs correspondants de Penguern.

Nelly Blanchard

► **To cite this version:**

Nelly Blanchard. Quelques collectionneurs correspondants de Penguern.. Nelly Blanchard. Jean-Marie de Penguern : collecteur et collectionneur breton (1807-1856)., Centre de Recherche Bretonne et Celtique / UBO, pp.185-249, 2008. hal-00480032

HAL Id: hal-00480032

<https://hal.univ-brest.fr/hal-00480032>

Submitted on 7 Jun 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Nelly BLANCHARD*

Quelques collecteurs correspondants de Penguern

La correspondance constitue souvent un outil précieux pour approcher de plus près la pensée d'un homme ou d'une femme. Elle fournit un matériau différent qui permet d'enrichir l'analyse artistique, littéraire ou philosophique, mais aussi l'étude de l'histoire des mentalités. Si j'ai réuni quelques correspondances autour de la personne de Jean-Marie de Penguern – et précisément des correspondants collecteurs –, c'est surtout pour essayer de comprendre de quoi il est question dans leurs échanges épistolaires, quels sont leurs centres d'intérêt, mais aussi quels sont les rapports sociaux qu'ils entretiennent au travers de ce support. J'ai ainsi groupé 39 lettres que je considère comme un témoignage sur la vie sociale et intellectuelle des collecteurs bretons de la première moitié du XIX^e siècle¹.

Je ne parlerai donc que de quelques correspondants de Jean-Marie de Penguern car sa correspondance est abondante – notamment dans les échanges avec le Penguern avocat – : je ne peux la traiter ici dans son ensemble et mon objectif n'est pas de présenter une correspondance générale. Certaines des 39 lettres dont il va être question sont de la plume de Penguern, mais la majorité d'entre elles ont été écrites par quelques amis et connaissances. Ainsi, le corpus que je me propose d'analyser est constitué de 4 lettres de Jean-Marie de Penguern à Théodore Hersart de La Villemarqué², 20 lettres de Guillaume René Kerambrun à Penguern³, 6 lettres de Prosper Proux à

* Maître de conférences de celtique, UBO-CRBC.

1. Annexe : Chronologie des lettres du corpus.

2. Elles proviennent des archives familiales de Théodore Hersart de La Villemarqué, INV. L.V.B. 14. Je remercie Fañch Postic de me les avoir transmises.

3. Bibliothèque Nationale de France, n° 10104, «Nouvelles acquisitions françaises».

Penguern⁴, 5 lettres d'Émile Souvestre à Penguern⁵, 2 lettres du frère de Kerambrun à Penguern⁶, 1 lettre d'Aurélien de Courson à Penguern⁷ et 1 lettre (un extrait) de La Villemarqué à Penguern⁸.

La correspondance appartient à la littérature de l'intime. Elle relève à la fois de l'écriture littéraire, de l'écriture pragmatique et de l'écriture sociale. Bien que les lettres de Penguern ou celles qui lui sont adressées soient des lettres de l'ordinaire, un style particulier se ressent à la lecture de la prose des différents auteurs et surtout, elles portent la marque d'une distance plus ou moins grande par rapport au destinataire. J'aborderai dans un premier temps cette question de la sociabilité de la correspondance qui est l'une de ses fonctions importantes. Puis je m'interrogerai sur les sujets abordés par ces collecteurs et proposerai un développement sur la question de la collecte de Penguern – sa genèse et sa publication. Enfin je ferai une place toute particulière à Kerambrun et à ses lettres écrites pendant la révolution de 1848 qui permettent à Penguern de vivre l'histoire par procuration.

Communication et sociabilité

Rythme et circonstances

Les 39 lettres du corpus ont été écrites entre février 1844 et avril 1855. Cette bonne dizaine d'années semble donc être l'époque privilégiée des échanges épistolaires entre les divers collecteurs mentionnés. La lecture chronologique de ces textes montre que trois périodes se dégagent. La première, de 1844 à 1847, est ponctuée d'échanges occasionnels entre le principal protagoniste de l'affaire et Kerambrun, La Villemarqué, Souvestre et Proux. Les circonstances et les motivations d'écriture de cette période sont essentiellement centrées sur l'évocation de travaux de recherche et de collecte. Les lettres sont presque toutes écrites de Bretagne et le réseau des collaborations se met en place progressivement. Kerambrun évoque son « offre de service » le 29 février 1844, Penguern et La Villemarqué semblent se connaître déjà et mentionnent divers projets de collaboration, Proux est contacté par Penguern et, en réponse, Proux lui demande de lui réexpédier

4. Yves LE BERRE, Jean LE DÛ, Fañch MORVANNOU, *Un poète et chansonnier de langue bretonne. Prosper Proux (1811-1873). Vie, œuvres, correspondance comprenant de nombreux inédits*, Brest, CRBC, 1984.

5. Marquis de GRANGES DE SURGÈRES, « Deux incidents de la vie littéraire d'Émile Souvestre », dans *Le pays d'Arvor*, Nantes, n° 4, 15 septembre 1910, p. 70-77 ; n° 5, 15 octobre 1910, p. 86-89 ; n° 8, 15 janvier 1911, p. 154-162.

6. Bibliothèque Nationale de France, n° 10 104, « Nouvelles acquisitions françaises ».

7. Transmise par Fañch Postic que je remercie à nouveau.

8. Extrait donné dans Yves LE BERRE, Jean LE DÛ, Fañch MORVANNOU, *op. cit.*

le *Barzaz-Breiz*⁹. Quant à Souvestre, il semble que Penguern n'avait plus de relations suivies avec son ami d'enfance : celui-ci lui signale dans sa première lettre en réponse à une sollicitation de Penguern à propos de sa cousine Élixa du Vieuxchâtel¹⁰ que « je me réjouirais que des circonstances imprévues vous eussent fait penser à moi, si ces circonstances étaient moins graves¹¹ ». Suite à une rencontre des deux hommes à Paris, les lettres suivantes de Souvestre nourrissent des projets de collaboration sur des chants populaires. Le réseau est en place et La Villemarqué qui semble vouloir organiser une réunion de bardes demande à Penguern de s'assurer de la présence de Proux et de l'abbé Clec'h de Lanmeur : « Vous me le promettez, n'est-ce pas ? Si cela n'est pas, il s'élèvera contre vous, je vous en préviens, un tollé général¹². »

La deuxième période d'échanges épistolaires est courte mais intense : c'est celle qui encadre les événements de la révolution de 1848 à Paris. Kerambrun est presque l'unique émetteur de ces lettres et seule une lettre de Souvestre évoque en partie ces événements¹³. Les deux auteurs se trouvent alors à Paris et vivent les troubles au quotidien. Les chants populaires disparaissent pratiquement des propos des lettres de cette période pour laisser la place à l'évocation de la révolution qui se prépare, du climat social et politique de ces mois intenses. Le rythme des lettres de Kerambrun s'accélère et traduit l'intensité des événements dont il est le témoin. Arrivé à Paris, Kerambrun lui écrit à partir de la fin mars et du début avril 1848 (6 lettres non datées), puis les 12 mai, 19 mai, 26 mai, 1^{er} juin, 11 juin, 17 juin.

Enfin, pendant la troisième période on voit les échanges se distendre et s'étaler de 1849 à 1855. Il va être à nouveau question de collecte, de traditions populaires et d'histoire locale. L'ensemble des correspondants reprend du service et écrit surtout de Bretagne.

Absence et attente

La correspondance est un support bien particulier car elle joue sur le réel, mais aussi sur l'absence du destinataire au moment de l'écriture. Les tentatives d'abolition des distances géographiques et temporelles se manifestent par un lexique surabondant de la spatialité et surtout de

9. Lettre de Proux à Penguern, 22 octobre 1846. Les extraits cités figurent dans la correspondance éditée dans la troisième partie de cet ouvrage.

10. Voir l'article de Joël Penven.

11. Lettre de Souvestre à Penguern, entre octobre 1845 et le 18 mars 1846.

12. Lettre de La Villemarqué à Penguern, 2 octobre 1845.

13. Lettre de Souvestre à Penguern, avant août 1848.

la temporalité : on échappe peu aux indications de lieux, aux dates, aux adverbes de temps (hier, demain, dans quinze jours, mercredi...) et au jeu avec les temps verbaux. Et si l'insistance n'est pas flagrante, d'autres indices dévoilent l'absence et l'attente.

Souvestre est celui qui montre le plus d'impatience : « Ayez la bonté de me répondre sans attendre et de me dire sur quoi je dois compter¹⁴ », « ayez donc la bonté de m'écrire dans combien de temps vous pourrez m'envoyer ce que je vous demande¹⁵ ». Kerambrun use de l'ironie pour mettre cette attente en scène :

« Je me vengerai sur vous en vous faisant voir le plus de curiosités qu'il me sera possible. J'ai fait entre autres choses une trouvaille (?) – Devinez ? – Je voudrais bien vous pincer un peu en vous tenant la dragée haute et en remettant de vous dire la chose jusqu'au prochain plaisir de vous revoir ; mais la langue me démange trop pour cela. – J'ai trouvé un mystère nouveau que je crois ancien et que je crois que vous n'avez pas. C'est : Ar Soner. Ceci n'est rien moins que le Faust traité à la manière bretonne¹⁶. »

Puis, lorsqu'il est à Paris et qu'il conte à Penguern les événements qui s'y déroulent, il écrit son attente avec beaucoup de fièvre : « Écrivez moi – j'attends une réponse à ma lettre écrite il y a 8 jours¹⁷ », « vous ne m'écrivez pas, vous ne m'écrivez plus. Êtes-vous malade ou me boudez-vous¹⁸ ? » La réponse de Penguern a sans doute été rapide et ferme car Kerambrun répond le 1^{er} juin 1848 :

« Je vous demande pardon si dans ma lettre il y a une seule parole qui ait pu vous blesser. Elle me serait échappée involontairement. Je n'ai pas douté de vous ni de votre amitié un seul instant. Je vous ai écrit sous le coup de mes humeurs noires. Excusez-moi et n'en parlons plus. »

Proux, dans toute sa franchise et son impertinence, rappelle aussi quel rôle a la correspondance dans cette société semi-mondaine : « Vous réclamez une lettre pour neutraliser l'ennui qui vous dévore¹⁹. » Penguern avoue d'ailleurs son appétence épistolaire à La Villemarqué : « Écrivez-moi. Je vous répondrai le plus souvent possible²⁰. »

14. Lettre de Souvestre à Penguern, 26 juin 1847.

15. Lettre de Souvestre à Penguern, 7 juillet 1847.

16. Lettre de Kerambrun à Penguern, septembre 1846. Pour faciliter la lecture, des corrections orthographiques ont été apportées aux citations des lettres de Kerambrun.

17. Lettre de Kerambrun à Penguern, 19 mai 1848.

18. Lettre de Kerambrun à Penguern, 26 mai 1848.

19. Lettre de Proux à Penguern, 4 juillet 1846.

20. Lettre de Penguern à La Villemarqué, 11 août 1844.

De la courtoisie à la confession

Les lettres en disent beaucoup sur l'identité réciproque des auteurs et des destinataires. L'écriture révèle les liens sociaux car chaque lettre est « une re-création personnelle d'un espace codifié de communication sociale²¹ ». C'est ainsi qu'il faut comprendre les formules stéréotypées de bienséance d'écriture telles « votre dévoué serviteur » que l'on trouve même dans la première lettre de Kerambrun, ou « votre humble et obéissant serviteur » sous la plume du frère de Kerambrun. Toutefois, le style de chacun se mêle au rapport que les uns entretiennent avec les autres. Penguern et La Villemarqué se connaissent déjà et les expressions utilisées témoignent de l'amitié courtoise qui les lie : Penguern interpelle son destinataire par « mon cher ami », le remercie de « votre aimable lettre et votre gracieux envoi », signe « votre ami sincère et dévoué » et le quitte par « adieu à vous de cœur ». Le ton de Proux est tout autre : on imagine assez le contraste entre la courtoisie de Penguern lorsqu'il écrit à Proux et les réponses de ce dernier : « Mon cher camarade²² », « Ami Penguern²³ », « Je vous serre cordialement la main²⁴ » ou mieux encore « Je vous serre cordialement les deux mains²⁵ ». Et si Proux s'essaie à la courtoisie, cela reste du Proux : « Vous seriez diablement aimable²⁶ », écrit-il à Penguern. Quant à Kerambrun, on peut suivre au fil des premières lettres son amitié se nouer avec Penguern : il passe de « Monsieur » à « Mon cher Monsieur » et à « Mon cher Penguern », formule qu'il conserve dans toutes les correspondances suivantes. Souvestre, lui, opte pour « Monsieur et cher Compatriote²⁷ » et use d'un style bien différent de celui de Proux, plus sensible, plus romantique sans doute : il clôt ses lettres par « avec mes compliments empressés, la nouvelle assurance de ma bonne volonté pour tout ce qui pourra vous être agréable. Votre bien dévoué²⁸ », ou plus tard par « Mille souvenirs affectueux²⁹ ».

Les rapports que ces auteurs entretiennent vont de la courtoisie à l'amitié en passant par la confession. C'est surtout chez Kerambrun que le lexique de l'affectivité se déploie le plus largement : « Adieu – adieu – que ma lettre vous trouve en aussi bonne santé que je le désire ! que tout soit gai autour

21. Marie-Claire GRASSI, *Lire l'épistolaire*, Dunod, Paris, 1998, p. 5.

22. Lettre de Proux à Penguern, 31 mai 1846.

23. Lettre de Proux à Penguern, 4 juillet 1846.

24. Lettre de Proux à Penguern, 31 mai 1846.

25. Lettre de Proux à Penguern, 4 juillet 1846.

26. Lettre de Proux à Penguern, 22 octobre 1846.

27. Lettre de Souvestre à Penguern, entre octobre 1845 et le 18 mars 1846.

28. Lettre de Souvestre à Penguern, entre octobre 1845 et le 18 mars 1846.

29. Lettre de Souvestre à Penguern, 26 juin 1847.

de vous, dans votre jardin et votre petite famille³⁰. » Dans une autre lettre, il annonce à Penguern un envoi de fleurs et de plantes : veltheimia du Cap, balisier, giroflées, arbre de Judée, bulbes d'anémone³¹. C'est aussi chez lui que la confiance occupe le plus de lignes, mettant en lumière la confiance établie entre les deux hommes. Kerambrun lui raconte par exemple que son frère veut le faire passer pour fou : « Je ne veux pas, monsieur, m'arrêter sur ces souvenirs ; mais j'eus une nuit cruelle, je repassais dans mon esprit, tout ce que j'ai fait, tout ce que j'ai été, combien de fois j'ai été dupé, floué, méconnu, bafoué³². » Dans une autre lettre, il décrit son propre caractère :

« Je mêle et je confonds un peu toute chose. Il y a trop de positif dans mon imagination, trop d'imagination peut-être dans ma conception de la vie pratique. Je ne suis jamais bien longtemps en harmonie avec ceux qui m'entourent. Il y a même des disparates en moi-même. Mon esprit a la tristesse du vieillard, mon cœur l'enthousiasme d'un enfant. – J'embrasse un projet avec élan, et la froide réflexion qui vient ensuite, m'arrête, me glace. Voilà mon caractère³³. »

En effet, Kerambrun avoue au détour d'un long épanchement : « Je sens que je divague ; mais comme je vous sais toujours bon et prêt à m'excuser, je me laisse aller avec vous à quelque chose de plus familier encore que la causerie, au rêve, au rêve sans suite³⁴. »

Vous avez dit publication ?

Genèse

Les lettres sur lesquelles j'ai travaillé apportent quelques indications sur la genèse de l'œuvre de Penguern, œuvre avortée d'ailleurs puisqu'elle n'a jamais été publiée par lui. Elle révèle aussi une sorte de hiérarchie des collecteurs, les uns sollicitant les autres, les autres travaillant pour les premiers. On apprend qu'en août 1844, Penguern a fait une « longue pérégrination dans le Léonnais³⁵ ». En février 1846, il travaille sur la révolution en Bretagne et réclame à La Villemarqué la brochure qu'il lui a prêtée sur la constitution de la noblesse et du clergé. Il évoque avec La Villemarqué ses « trésors », les manuscrits qu'il a prêtés à l'auteur du

30. Lettre de Kerambrun à Penguern, 19 mai 1848.

31. Lettre de Kerambrun à Penguern, non datée n° 4.

32. Lettre de Kerambrun à Penguern, 24 mars 1848.

33. Lettre de Kerambrun à Penguern, 1^{er} mai 1848.

34. Lettre de Kerambrun à Penguern, non datée n° 4.

35. Lettre de Penguern à La Villemarqué, 11 août 1844.

Barzaz-Breiz et les trouvailles qu'il vient de faire, et surtout qu'il semble faire pour La Villemarqué et non pour lui-même :

«Je crois avoir trouvé pour vous une mine de richesse. – Une vieille fileuse, qui se vante de savoir six cents gwers. Que diriez-vous, par exemple, d'un chant, ou plutôt d'un poème en vingt et quelques strophes, sur la bataille de St-Aubin du Cormier. – D'un chant sur les descentes des Normands – d'une admirable énergie, mais par malheur très incomplet et odieusement retranché!³⁶»

Il informe aussi La Villemarqué qu'il a trouvé d'autres chansons qui «ne conviennent pas à la moralité de votre recueil – celles-là je les garderai³⁷». De la même manière, lorsque Souvestre sollicite Penguern en 1847, le «Lanionnais» est pour lui l'un de ses «secours locaux³⁸».

Par contre, Penguern semble vouloir faire travailler Proux qui lui répond, dans un premier temps, de façon tranchante en déclinant l'offre de collaboration :

«Vous me demandez si j'ai recueilli beaucoup de chants bretons. Vous en parlez bien à votre aise, vous homme indépendant, jouissant de toutes ses facultés physiques et morales ; mais moi pauvre serf attaché à la glèbe financière, que puis-je recueillir si ce n'est les pièces des contribuables ; espèces que je repousse si elles sont le moins frustes. Comment voulez-vous que je me livre à de fréquentes pérégrinations moi qui suis condamné à perpétuité à rester à mon bureau comme l'huître à son banc³⁹.»

Le temps manque à Proux, certes, mais c'est surtout la vision qu'il a du peuple qui diffère beaucoup de celle de Penguern, et cela explique aussi pourquoi la collaboration est impossible entre les deux hommes. Proux dit habiter, à Guerlesquin, une région

«peuplée de marchands sans type et sans caractère national, le costume n'y est plus qu'une friperie cosmopolite, la langue un français bretonisé et les mœurs, si mœurs il y a, un mélange de semi-civilisation et de grossièreté. Ce ne sont plus les fils de l'Armorique, ce sont des métis⁴⁰.»

Dans une autre lettre, il dit bien vouloir faire un effort pour interroger des chanteurs, mais leurs voix chevrotantes et les vers incorrects seront

36. Lettre de Penguern à La Villemarqué, 17 février 1846.

37. Id.

38. Lettre de Souvestre à Penguern, 7 juillet 1847.

39. Lettre de Proux à Penguern, 4 juillet 1846.

40. Id.

un supplice pour ses oreilles⁴¹. Par ailleurs, il est intéressant de constater que Penguern et Proux ne semble pas exclure la composition de chants : « Hélas ! et quatre fois hélas ! que me demandez-vous, ami Penguern, des chansons ; je n'en possède pas une seule, pas même une fraction si minime qu'elle soit, et pour ce qui est d'en fabriquer, impossible, je suis abruti, fossilisé, momifié », et il demande à Penguern de lui envoyer le *Barzaz-Breiz* pour lui « épargner la peine de recueillir et de recomposer des chants qui figurent déjà dans son recueil⁴² ». La limite entre collecte, recomposition et composition ne semble pas claire.

De la même manière, Penguern fait travailler Kerambrun qui est tantôt son collaborateur, tantôt son secrétaire. Kerambrun semble par exemple avoir une mission de collecte de chants populaires à finir pour la fin du mois de janvier 1848. En attendant, il énumère ses trouvailles :

« J'ai trouvé votre Kakouze blanche ou bien une sur le même sujet qui lui ressemble fort. J'en ai une autre sur ar Louarnes arajet qui est délicieuse et complète, elle raconte toutes les cérémonies en usage pour les lépreux. (...) Je n'ai pas pu compléter Cornik Kos malgré toutes mes *courses* à ce sujet. J'étais venu hier ici, à Bégard, comptant avoir une chanson sur les moines ; mais ma chanteuse n'a pas voulu me la dire, par scrupules, je crois. Elle a nié obstinément en savoir une à ce sujet⁴³. »

Deux mois plus tard, il dit en avoir trouvé d'autres : « Au reste M. Desjars m'en a donné un bon où il est question d'un navire qui part du Porsgwen pour aller à Kerroc'hel (La Rochelle). Il y a combat, naufrage, sirènes qui chantent annonçant des malheurs, et une foule de jolies qui nous manquaient⁴⁴. » Toute sa courte vie, Kerambrun n'a cessé de collecter et quelques mois avant sa mort le 2 mars 1852, il écrit à Penguern : « Je voudrais bien cependant qu'on nous laissât le temps d'achever nos vieilles chansons⁴⁵. » À la mort de Kerambrun, Penguern écrit à son frère le 21 mars 1852 pour qu'il lui envoie les chants et les notes restés dans ses malles⁴⁶. La part du travail de Kerambrun dans le fonds dit « Penguern » est sans doute non négligeable : un travail de reconnaissance des écritures serait à mener à ce sujet.

41. Lettre de Proux à Penguern, 12 décembre 1847.

42. Id.

43. Lettre de Kerambrun à Penguern, janvier 1848.

44. Lettre de Kerambrun à Penguern, 28 mars 1848.

45. Lettre de Kerambrun à Penguern, 10 août 1851.

46. Lettre du frère de Kerambrun à Penguern, 1^{er} avril 1852.

Sollicitations

Si Penguern n'a jamais publié de chants populaires, ce ne sont pourtant pas les occasions ou du moins les sollicitations qui ont manqué. Pourquoi les choses ne se sont-elles donc pas faites ?

Une première volonté de publication est exprimée par Aurélien de Courson dans une lettre non datée, mais que l'on peut estimer avoir été écrite vers 1847. Cette lettre provient des archives familiales de La Villemarqué et non de celles de Penguern : il est donc difficile de savoir si cette lettre a été ou non postée. Il s'agirait de faire imprimer un « Recueil de Poésies Bretonnes » par l'Imprimerie royale. De Courson explique le projet à Penguern :

« On m'a dit que vous aviez rassemblé un grand nombre de traditions poétiques du pays, plaintes Bretonnes, Ballades en langue du pays, or nous avons l'intention, aux Études historiques, de les faire publier aux frais de l'État : Si vous vouliez donc m'en confier des copies nous ferions connaître ces chants de notre pays. Il est bien entendu que le nom de celui qui les a rassemblés serait en tête du vol. Nous ne sommes chargés, nous, que de la préface et de la traduction française, en regard du texte breton⁴⁷. »

Je n'ai trouvé aucune trace du projet de De Courson dans les autres lettres du corpus.

La deuxième sollicitation a bien été entendue par son destinataire. Souvestre, sans doute encouragé par Salvandy (1795-1856), nouvellement nommé ministre de l'Instruction publique, défend auprès du Comité des Monuments écrits, lors de la séance du 7 juin 1847, le projet de publier des chants populaires de la France. Le Comité demande à examiner le projet à partir d'échantillons de chants. Souvestre se tourne alors vers Penguern et lui écrit le 26 juin :

« Vous avez eu la bonté de me proposer, à plusieurs reprises, des chants bretons que vous aviez recueillis ; je viens vous les demander avec insistance et en vous priant de tâcher de me les faire tenir sans trop de retards. (...) Je désire surtout des poésies historiques. Vous m'aviez aussi parlé d'une sorte de *faust* bas-breton ; ne pouvez-vous décidément l'avoir ? Je pense bien n'avoir pas besoin de vous dire que si j'arrive à une publication, j'aurai soin de faire connaître l'origine de ces chants et de vous donner la juste part de mérite qui vous reviendra dans cette restitution⁴⁸. »

47. Lettre de De Courson à Penguern, non datée.

48. Lettre de Souvestre à Penguern, 26 juin 1847.

Quelques jours plus tard, Souvestre relance Penguern en étoffant son argumentation :

«Les chansons populaires sont les documents historiques les plus poétiques, les plus vivants que l'on puisse recueillir; ceux de la France vont disparaître. J'essaie d'en réunir le plus possible; mon recueil sera, un jour, un livre précieux pour l'étude de la linguistique, de l'histoire nationale et des mœurs.»

Puis il ajoute qu'«il est bien entendu que tous les chants fournis par vous seront désignés comme dûs à vos recherches; si vous voulez vous charger de toute la Bretagne, ce sera pour vous le moyen d'attacher votre nom à un travail d'ensemble», et enfin

«je crois, mon cher Compatriote, que la publication à laquelle je vous prie de vous associer aura plus de lecteurs que des études particulières sur le pays de Tréguier, que dès lors elle profitera davantage à la Bretagne, à l'histoire générale, à votre nom, et, que vous aurez, par conséquent, mieux atteint le but que vous vous proposiez⁴⁹.»

Il semble que Penguern et Kerambrun aient accepté ce projet et se soient mis au travail. Mais la révolution de 1848 commence à faire planer des doutes sur la publication en question. Kerambrun se veut d'abord rassurant :

«À propos de nos chants – Souvestre prétend que la révolution n'empêchera pas de les publier, comme devant – Il n'a nullement renoncé à l'espoir de les faire publier dans les documents pour servir à l'histoire. En effet je croirais assez que cela est possible, on veut donner de l'ouvrage aux ouvriers des villes⁵⁰.»

Puis les événements se bousculant, le ton change : «Je pense qu'il n'y a rien à faire actuellement de nos chansons⁵¹», et enfin «Quant à nos chants, ils peuvent se reposer par le temps qui court. Le tonnerre gronde : tais-toi, douce fauvette, nul n'écouterait la naïve chanson. Arrière tableaux du passé, nous n'en voulons plus. C'est cependant avec les débris du passé qu'on fait l'avenir⁵²», annonce Kerambrun philosophiquement à Penguern. En août 1848, l'affaire semble close, le projet abandonné. Penguern l'explique à La Villemarqué :

49. Lettre de Souvestre à Penguern, 7 juillet 1847.

50. Lettre de Kerambrun à Penguern, non datée n° 7.

51. Lettre de Kerambrun à Penguern, non datée n° 1.

52. Lettre de Kerambrun à Penguern, non datée n° 2.

«Nous allions aussi nous faire imprimer – et si les petites infortunes pouvaient consoler les grandes, je vous ferais un récit détaillé de notre mésaventure – la voici en deux mots : Souvestre était chargé par le ministre, M. de Salvandy, d'une publication importante – Les chants populaires de France – toutes les provinces, toutes les langues, tous les patois y devaient être représentés, et ce travail considérable devait faire suite à la grande collections de documents inédits de l'histoire de France. Souvestre, par contre coup, nous avait confié, à Kerambrun et à moi, notre modeste coin de terre, notre cher pays de Tréguier. Pendant deux ans nous avons recueilli, traduit, commenté et nous étions prêts – et la révolution est venue briser nos tablettes – mais à quoi bon nous plaindre – elle a détruit de plus grandes et plus légitimes espérances – et votre livre lui-même n'attend-il pas un avenir plus serein ? Nous donnerons cependant nos chants, avec ou sans le travail de Souvestre. Nous ferons probablement la folie de l'édition à nos dépens. Ils sont bien moins intéressants que les vôtres, surtout sous le rapport littéraire. Notre pauvre dialecte trécorois n'est plus qu'un pitoyable jargon – et nous ne corrigeons rien, mais même en glanant après vous, notre récolte ne nous semblait pas trop mauvaise. Vous en jugerez. Quelques morceaux surtout, nous semblent avoir une véritable valeur historique – Si ce n'est qu'une illusion – elle nous aura amusé pendant deux ans⁵³.»

Pourtant, aucune publication à leurs frais n'a vu le jour.

Il faut attendre le Second Empire et la mise en place du projet Fortoul pour qu'une nouvelle piste soit ouverte. C'est encore Souvestre qui en est l'intermédiaire, mais cette fois-ci il ne souhaite pas prendre part au projet :

«Comme vous n'avez pas la même répugnance que moi à vous mettre en rapport avec les gens actuels du Gouvernement et qu'il importe de ne perdre aucune des richesses poétiques de notre littérature populaire, je vous engage vivement à adresser au ministre une lettre explicative dans laquelle vous lui direz : que lorsque M. Salvandy me chargea de commencer la récolte des chansons populaires de la France, je m'adressai à vous, pour la Bretagne, que vous avez recueilli un grand nombre de chants historiques, et que vous désirez en faire profiter le recueil annoncé⁵⁴.»

Mais Penguern est nommé à Fougères, le travail et la publication ne se feront pas.

Enfin, Penguern est sollicité une dernière fois, mais quelques mois avant sa mort alors qu'il est déjà malade. C'est La Villemarqué, lui-même

53. Lettre de Penguern à La Villemarqué, 13 août 1848.

54. Lettre de Souvestre à Penguern, 25 septembre 1852.

sollicité par le Comité d'histoire des arts et des langues, qui écrit à Penguern en 1855. Celui-ci lui répond qu'il accepte de se remettre au travail, mais en y apportant de grandes réserves et nuances qui fournissent des informations éclairantes sur la divergence de vision qu'avaient sur la collecte les deux hommes :

« Votre lettre me jette dans un cruel embarras. D'abord je suis fort malade. J'ai déserté mon poste pour venir me faire soigner chez moi. J'en ai pour deux ou trois mois, au moins, si j'en reviens. Ensuite, mon intention était de ne vous rien donner. Et cela, parce que votre barzas breis doit figurer tout entier dans le recueil du Ministre. J'en agissais ici, croyez le bien, non par vanité puérile, mais par piété filiale. Quelle grâce mes pauvres paysannes déguenillées, pouvaient elles avoir près de vos belles dames, au manteau de pourpre et d'hermine ? On eu (*sic*) peut-être vu dans ce rapprochement, une rivalité, qui est loin de ma pensée, et qui, du reste, serait impossible. Vous avez recueilli avec un rare talent et un rare bonheur, notre tradition poétique. Je ne recherche que la tradition historique⁵⁵. »

Penguern dit s'être senti à un moment écrasé par le voisinage de La Villemarqué et pointe du doigt, sous couvert de « poétique » et d'« historique », la méthode de monumentalisation romantique utilisée par La Villemarqué et qu'il se refuse à employer. Penguern est-il en cela en retard ou en avance sur son temps ? En tout cas, il ne semble pas héritier de la révolution esthétique de la période romantique. Il précise : « Si Souvestre s'est amusé à compléter les textes [que je lui avais donnés] à l'aide de ce qu'il appelait : son breton littéraire, s'il a retouché, s'il a arrangé, en un mot, il me serait impossible de signer un pareil travail, entièrement contraire à ma manière de faire⁵⁶. »

L'histoire par procuration

Certes, les chants populaires, mystères ou autres médailles occupent une place importante dans la correspondance de Penguern, surtout dans les échanges avec La Villemarqué, Proux et Souvestre. Mais les lettres de Kerambrun montrent que d'autres priorités s'imposent parfois : l'histoire se fait devant leurs yeux et la politique bouillonne en 1848. Aussi Kerambrun joue-t-il le rôle de rapporteur, d'envoyé spécial de Penguern à Paris lors de la révolution de 1848. La douzaine de lettres de cette période est passionnante

55. Lettre de Penguern à La Villemarqué, 13 avril 1855.

56. Id.

car elle constitue une image prise sur le vif d'événements importants de l'époque, une récréation et une appropriation du réel par Kerambrun qui ne sait plus comment se situer politiquement.

Kerambrun, le secrétaire parisien

Kerambrun, après avoir longtemps hésité, part à Paris fin mars ou début avril 1848. Et en mai 1848, Penguern lui demande d'y rester⁵⁷. Je ne sais pas si cela était convenu entre Penguern et lui ou si les événements l'ont imposé, mais les 3/4 de chacune des lettres de cette période sont consacrés à la restitution du climat parisien : « Tout est ici mouvement, agitation, incertitude. Sauf ceux qui courent la rue avec des drapeaux, plantent des arbres de la liberté, enfin cette partie turbulente, on est sérieux et pensif – Nous sommes le centre d'une révolution européenne. Mais sommes-nous à la hauteur de notre mission⁵⁸ ? », « Paris a un singulier aspect. Il est bien agité⁵⁹ », « les ressorts se tendent, quelque chose se prépare, l'agitation est extrême⁶⁰ », « des choses très graves se passent à Paris en ce moment⁶¹ », « je ne sais trop où nous allons : en ce moment Paris couve encore une émeute⁶² », « tout ici est dans un état déplorable. Il y a moins de gouvernement que jamais, on ne sait pas où est la majorité⁶³ », « l'esprit de la bourse était morne et triste : il y avait cependant une sorte d'agitation sourde. Personne n'achetait pas même des actions industrielles⁶⁴ ». On vit en direct les agissements des uns et des autres, des inconnus comme d'illustres personnages : « Le parti de Barbès commence à se dessiner. Au reste cette chambre-ci comme je le pensais bien sera impuissante, sans énergie. Elle est au-dessous de sa mission. La députation des Côtes du Nord est encore une des moins piteuses. C'est à faire frémir⁶⁵. » Les livres d'histoire nous apprennent que le 15 mai a eu lieu l'arrestation de Barbès, de Blanqui et de Raspail. Kerambrun le raconte immédiatement à Penguern :

« J'ai été sur la place de l'hôtel de ville aussitôt que j'ai su qu'on y avait inauguré un nouveau provisoire. Les nouveaux vainqueurs étaient à la fenêtre agitant des drapeaux, jetant des ministères sur papier par une

57. Lettre de Kerambrun à Penguern, 12 mai 1848.

58. Lettre de Kerambrun à Penguern, non datée n° 5.

59. Lettre de Kerambrun à Penguern, non datée n° 2.

60. Lettre de Kerambrun à Penguern, 26 mai 1848.

61. Lettre de Kerambrun à Penguern, 1^{er} juin 1848.

62. Id.

63. Lettre de Kerambrun à Penguern, 11 juin 1848.

64. Lettre de Kerambrun à Penguern, non datée n° 6.

65. Lettre de Kerambrun à Penguern, 12 mai 1848.

fenêtre, tandis que Marrast à une autre fenêtre jetai également de petits papiers pour protester contre la dissolution de l'assemblée. Pendant ce temps Ledru-Rollin et Lamartine sont arrivés à cheval. Ils sont entrés sans difficulté, précédés par une cinquantaine de gardes nationaux. – Dix minutes après, Barbès et quelques autres s'étaient rendus⁶⁶. »

Les événements s'accroissent et Kerambrun court de tous côtés pour assister au plus de choses possible. Il écrit alors à Penguern comme un carnet de bord et certaines lettres ont été écrites en plusieurs fois, Kerambrun reprenant la plume entre deux excursions : « À demain – Je reprendrai ma lettre », écrit-il au beau milieu d'une lettre qu'il reprend le lendemain de la sorte : « 3 heures après midi. Je viens de l'hôtel de ville. » Puis il clôt ce chapitre par « je m'en vais à la Bourse savoir les nouvelles. À tantôt donc », et il reprend la plume à son retour pour transmettre des nouvelles à Penguern. Pourtant, il lui arrive de se poser, de prendre quelque recul sur l'histoire et de proposer une projection dans l'avenir : « En 1830 les avocats ; les ouvriers en 1848, les laboureurs auront leur tour en 2000. C'est-à-dire jamais, car au train dont (*sic*) vont les choses il n'y aura bientôt plus de laboureurs – qui est-ce qui voudra travailler à la terre si à la ville on est payé pour ne rien faire⁶⁷. »

Kerambrun circule dans Paris en curieux, mais il se procure également de très nombreux journaux et brochures qu'il transmet en partie à Penguern. Il prend également part à quelques discussions, notamment dans des clubs qu'il qualifie de « spectacles du jour » car « il ne va plus au Théâtre que des claqueurs et des femmes entretenues⁶⁸ ». Il raconte son expérience personnelle :

« Je me dégoûte aussi des clubs qui deviennent très bêtes. On y entend cependant de bonnes choses, mais les bureaux sont en général tellement exclusifs qu'on ne discute rien à fond. Les opposants ne sont pas écoutés. Je vous ai dit, je crois, que j'avais eu des soucis au club de l'atelier, il y a quelques jours. Eh bien [?] ⁶⁹ j'ai fait un four ⁷⁰ curieux au club de l'union. J'ai eu un échec complet, j'ai pataugé et me suis arrêté comme un imbécile. Ce n'est que rendu à ma place qu'il m'est venu dans l'esprit ce que j'aurais dû dire. »

66. Lettre de Kerambrun à Penguern, 19 mai 1848.

67. Lettre de Kerambrun à Penguern, non datée n° 5.

68. Lettre de Kerambrun à Penguern, non datée n° 6.

69. Illisible.

70. Difficulté à lire.

La question du républicanisme

Tous ces événements bouleversent les certitudes de Kerambrun qui s'ouvre à Penguern. Ces réflexions sur la politique, sur les formes de gouvernement, sur le peuple, sur le républicanisme, contenues dans les lettres de Kerambrun à Penguern prouvent l'intérêt et l'investissement des deux hommes envers le monde politique, tout comme leurs connaissances, le socialiste Souvestre par exemple :

«Je n'ai pas vu Souvestre depuis longtemps. J'irai peut-être ce soir causer avec lui, nous nous entendons assez pour pouvoir discuter ensemble. Nos manières de voir ne diffèrent pas absolument et s'il ne se range jamais à mon avis, je me range aussi bien rarement au sien. Sur des questions pratiques, cela ne nous empêche pas de nous entendre cordialement⁷¹.»

Kerambrun, avant son départ pour Paris, s'affichait clairement comme républicain, républicain par évidence. Il raconte qu'il a assisté, à Saint-Brieuc, à des discussions sur l'agriculture et qu'il y a pris part : «Je fis de la politique comme tout le monde. Je fis du républicanisme (...)», puis plus loin, il poursuit en affirmant qu'

«il n'est pas bien difficile de faire une très convenable profession de foi – L'un comme M. Henri dira : – Je suis républicain depuis longtemps, je l'étais à la mamelle. – Pardi et moi aussi je suis républicain depuis que la république est proclamée. – et la joie avec laquelle j'ai accueilli la chute de L.P., il est même possible que je le fusse avant. Pourtant quoique je n'aie pas prêté serment à sa M. déchu, je n'oserais pas le dire tout haut⁷².»

Au moment de son départ pour Paris, Kerambrun s'écrie encore : «Vive la joie et la république⁷³ !» L'arrivée à Paris le confronte à divers courants par rapport auxquels il essaie de se situer : «Encore une fois j'ai peur du socialisme, qu'il ne nous mène au communisme qui nous mènera à la barbarie et au despotisme si les socialistes l'emportent⁷⁴.» Il craint «l'oligarchie ouvrière⁷⁵», la classe ouvrière qui est «maîtresse de Paris⁷⁶». Mais il craint tout autant le retour de la monarchie : «Je me méfie moins

71. Lettre de Kerambrun à Penguern, 1^{er} juin 1848.

72. Lettre de Kerambrun à Penguern, 24 mars 1848.

73. Id.

74. Lettre de Kerambrun à Penguern, non datée n°1.

75. Lettre de Kerambrun à Penguern, non datée n° 6.

76. Lettre de Kerambrun à Penguern, non datée n° 5.

de lui (Lamartine) que des Arago, des Marie et des Pagès, qui ne sont pas assure-t-on très éloignés de s'allier au parti royaliste⁷⁷.» Il tâche ainsi de se persuader lui-même de sa position, mais sans grande conviction :

«J'étais républicain il y a dix ans – Je ne l'étais plus il y a six semaines. Maintenant je voudrais demeurer républicain et je le serai pendant qu'il y aura là quelque espoir pour notre pauvre pays – Mais vraiment je ne sais guère où nous en sommes. Ma capacité politique ne va pas jusqu'à comprendre la situation présente⁷⁸.»

Certains des collecteurs correspondants de Penguern présenteront même leur candidature aux élections de 1848 ou 1849 sous l'étiquette républicaine : Penguern lui-même, La Villemarqué, Kerambrun, Souvestre. Mais tous ont échoué. Ce dernier ne semble pas bien vivre sa défaite d'après Kerambrun qui le dit malade et précise que «son échec électoral l'a beaucoup affecté et que c'est la cause de la maladie⁷⁹.» Kerambrun quant à lui force un peu la bonne humeur dans une lettre de juin 1849 : «Je voudrais rire un peu de notre déconfiture : vous avez eu 3 mille et quelque voix en totalité, un peu moins que Claude Rannou ! – À Matignon nous avons eu l'un et l'autre 322, sur 1250 votants⁸⁰.»

Conclusion

La brève étude de cette correspondance met en lumière un certain nombre de choses importantes pour comprendre le fonctionnement intellectuel, quotidien et social des collecteurs de la première moitié du XIX^e siècle. Sa lecture permet de mesurer la hiérarchie entre les différents centres d'intérêt des uns et des autres, et la hiérarchie entre les différents protagonistes. Elle atteste de l'importance de Paris dans le rapport à la Bretagne et dans le rapport à l'édition en général et des collectes en particulier. Elle renforce l'idée, éclairée par le cas de Penguern qui n'a pas publié sa collecte, que l'histoire du collectage est autre chose que la succession des collecteurs, qu'elle est l'histoire des régimes de pensée de la collecte et du populaire. Cette correspondance permet d'appréhender les divergences de perception et de méthode de travail entre un Proux pour lequel il n'y a plus rien de valable dans le peuple, un La Villemarqué qui poétise certains chants et un Penguern qui ne peut se résoudre à adopter cette méthode.

77. Lettre de Kerambrun à Penguern, 17 juin 1848.

78. Lettre de Kerambrun à Penguern, non datée n° 6.

79. Lettre de Kerambrun à Penguern, non datée n° 7.

80. Lettre de Kerambrun à Penguern, 12 juin 1849.

De plus, on y trouve quelques explications quant à la place marginale qu'occupe Penguern dans le champ de la collecte de cette époque. Pour être au centre à son époque, il aurait fallu franchir le pas de deux types de représentation en abolissant la frontière entre les deux entités qui les font fonctionner. La première représentation qui l'aurait placé au centre de la littérature populaire bretonne est la représentation de lui-même par une publication, c'est-à-dire le passage du savoir à l'action. Or il ne l'a pas fait, pour différentes raisons en lien aux événements de sa propre vie, aux événements historiques et politiques, et au deuxième type de représentation. Cette deuxième représentation concerne le passage du dicible au visible, c'est-à-dire la monumentalisation des chants, leur mise en abîme herméneutique, ce qui permet de faire émerger un auteur au-delà du peuple, ce que Souvestre et La Villemarqué ont très bien su faire. Ils sont d'ailleurs devenus, comme le dit Penguern lui-même, des voisins écrasants à ce sujet. La vision du peuple et de la littérature populaire qu'avait Penguern semblait le lui interdire. Jean-Marie de Penguern adopte les manières de collecter et de collectionner des antiquaires de la génération précédente, mais avec la vision de la collecte populaire d'un François Luzel, pourrait-on dire. Ainsi lui était-il peut-être difficile d'envisager de concilier la valorisation du peuple, l'embellissement de sa production et la promotion d'un nom dans les lettres bretonnes.

ANNEXE

Chronologie des lettres du corpus

Date	Lieu	Auteur	Destinataire
29 février 1844	Bois de la Roche	Kerambrun	Penguern
11 août 1844	Lannion	Penguern	La Villemarqué
2 octobre 1845	?	La Villemarqué	Penguern
Entre oct. 1845 et le 18 mars 1846	Paris	Souvestre	Penguern
17 février 1846	Lannion	Penguern	La Villemarqué
31 mai 1846	Guerlesquin	Proux	Penguern
4 juillet 1846	Guerlesquin	Proux	Penguern
septembre 1846	Locarn	Kerambrun	Penguern
22 octobre 1846	Guerlesquin	Proux	Penguern
27 juin 1847	Paris	Souvestre	Penguern
7 juillet 1847	Paris	Souvestre	Penguern
12 décembre 1847	Guerlesquin	Proux	Penguern
14 décembre 1847	?	Kerambrun	Penguern
janvier 1848	Bretagne	Kerambrun	Penguern
24 mars 1848	Prat	Kerambrun	Penguern
12 mai 1848	Paris	Kerambrun	Penguern
19 mai 1848	Paris	Kerambrun	Penguern
26 mai 1848	Paris	Kerambrun	Penguern
1 ^{er} juin 1848	Paris	Kerambrun	Penguern
11 juin 1848	Paris	Kerambrun	Penguern
17 juin 1848	Paris	Kerambrun	Penguern
1848	?	Souvestre	Penguern
13 août 1848	Lannion	Penguern	La Villemarqué
12 juin 1849	Caouennec	Kerambrun	Penguern
10 août 1851	?	Kerambrun	Penguern
1 ^{er} avril 1852	Guingamp	Frère Kerambrun	Penguern
10 août 1852	Guingamp	Frère Kerambrun	Penguern
25 septembre 1852	Bretagne	Souvestre	Penguern
20 octobre 1852	Guerlesquin	Proux	Penguern
28 février 1853	Guerlesquin	Proux	Penguern
13 avril 1855	Taulé	Penguern	La Villemarqué
Non datée	?	Courson	Penguern
Non datée 1	Paris	Kerambrun	Penguern
Non datée 2	Paris	Kerambrun	Penguern
Non datée 3	Prat	Kerambrun	Penguern
Non datée 4 (1 ^{er} avril)	Bretagne	Kerambrun	Penguern
Non datée 5	Paris	Kerambrun	Penguern
Non datée 6	Paris	Kerambrun	Penguern
Non datée 7	Paris	Kerambrun	Penguern